

VICE & VISA

J'ai entendu la première fois l'histoire de Soulemane à travers un enregistrement audio dans lequel il retraçait son voyage à deux amis. Profondément touché, j'ai alors choisi de le réécrire, mot pour mot, c'était en 2007.

2009, je décidai d'en faire une brochure, qui fut distribuée à quelques exemplaires par le CASSS-paPIERs, un collectif de soutien aux migrantes et migrants à Brest. Une vingtaine de pages tout au plus, pour une histoire longue de quatre années chargée de craintes, de doutes, de peurs, d'enfermement, de violence.

2014, le projet est relancé par ma rencontre avec Simone Montès. L'illustration par les gravures du récit de Soulemane donne une profondeur inattendue à son histoire : une force brute pour illustrer ce sujet sombre. La puissance de la gravure attire le regard comme la force des mots interpelle l'esprit, pour mettre des mots sur l'indicible et des images sur l'invisible.

L'histoire de Soulemane n'est qu'une parmi tant d'autres. Ces pas qui fuient la misère avec en tête un but, un idéal, un rêve : l'Eldorado. Une valise et des chaussures, les symboles de femmes et d'hommes invisibles, qui chaque jour subissent l'humiliation de demander refuge à celles et ceux qui sont responsables de leurs fuites. Et à qui on répond par la prison, les tribunaux, ou par la mort. La photographie argentique nous apporte l'élargissement nécessaire à la compréhension du voyage de mon ami Soulemane.

Clément Bruneau

Pour que cette histoire ne s'efface pas au rythme des vernissages et décrochages, notre projet premier est la réalisation d'un livre réunissant gravures et textes. Nous cherchons actuellement une maison d'édition qui souhaiterait travailler sur ce récit avec nous.

Vous pouvez nous aider à éditer ce livre en souscrivant dès aujourd'hui pour l'achat d'un livre. Veuillez inscrire votre mail ou téléphone ci-contre.

Pour que celles et ceux qui ferment les yeux aujourd'hui soient tenu(e)s pour coupables demain.

Clément Bruneau : 06 67 73 06 12

Soulemane : extraits de récit

Je suis parti, à 17 heures, j'ai pris le boutre¹. J'ai payé 5 000 francs djiboutiens, j'avais mon khat² et une bouteille d'alcool.

L'objectif était de partir en Europe.

notre premier plan (à moi et au frère de Bassra) a été de prendre un visa thaïlandais. En tant que touristes. À l'escale de Zurich, on avait prévu de se sauver, de passer entre les barrières et de demander l'asile.

« Y'a un problème, nous dit l'homme au guichet. Hier soir, un type a voulu aller en Europe avec un faux passeport djiboutien. On a eu des problèmes, et la compagnie n'accepte plus les passeports africains. »

J'ai commencé à me poser des questions. Mais où est-ce que tu vas aller alors ? Je me disais des tas de choses dans ma tête... Mais où est-ce que je vais aller là ? J'avais pas dans la tête la Libye ni rien de ce que j'allais faire réellement après. Je me disais *tu dois prendre un avion pour aller en Europe !*

Je n'étais pas le bienvenu en Égypte.

Je le sentais.

Il fallait que je parte.

« Fils, serre la ceinture, et va en Libye, m'a dit ma mère au téléphone. Tu fais des sacrifices, tu serres la ceinture et tu vas en Libye ! »

Je voulais suivre les conseils de ma mère, mais d'un autre côté certains migrants qui revenaient de Libye nous racontaient des choses atroces sur ce pays... Et d'autres encore disaient que si tu étais chanceux tu pouvais aller en Libye, trouver une embarcation le lendemain, et être le troisième jour en Europe. Il y avait donc des rumeurs qui couraient.

C'est un mercredi que j'ai quitté l'Égypte.

Un mercredi.

1 Le boutre est un petit voilier arabe.

2 Le khat (kat, qat) est une plante psychoactive que l'on mâche traditionnellement à Djibouti.

La Libye, c'est l'enfer. Vraiment. Il faut voir la Libye pour savoir ce qu'il s'y passe. Il faut vivre en Libye pour voir ce que les gens y vivent.

Ma mère, à l'époque, ne savait rien du tout de la Libye. Elle croyait qu'on allait en Libye, qu'on payait, qu'on montait dans un bateau, qu'on traversait la mer, et qu'on arrivait en Europe.

L'atmosphère était un peu tendue. Plus j'approchais de la capitale Tripoli, plus je me posais des questions sur la suite de mon voyage. J'avais entendu dire qu'il y avait un camp de réfugiés somaliens à Tripoli, en plein centre de la capitale. C'est tout ce que je savais. Je n'avais pas d'adresse, rien du tout, que dalle.

Cette histoire de camp me rappelait les camps rwandais que j'avais vus à la télé, à Djibouti : des tentes et des milliers de réfugiés. Je me suis dit pour me rassurer que la Libye n'était pas en guerre. Mais quand même...

Dans le camp, chaque clan avait son petit territoire. Dans le mien, j'ai rencontré Daër. Daër le Chauve. C'était un vieux loup, un Somalien qui était en Libye depuis dix-huit ans. Il y avait une trentaine d'autres gars. C'était Daër le chef du clan.

Avec le temps, j'ai commencé à boire de l'alcool à brûler. Tout le monde buvait ça. Un truc terrible ! Ça fait boum !! C'était le seul alcool que l'on trouvait...

Il fallait attendre le mois de juin pour partir, pour traverser la mer. La belle saison.

On était seulement en octobre.

Il y avait une véritable psychose dans le camp. La peur, la méfiance, la division. Chacun se méfiait de l'autre. Chaque clan faisait son truc à part.

J'ai senti en Libye une présence policière lourde, très lourde. Quelque chose n'allait pas. Partout tu es surveillé. Tu as l'impression d'être islamiste extrémiste. Pourquoi ? Pourquoi tu es surveillé ? Tu deviens fou ! Ils avaient installé des caméras dans le camp. Pour nous surveiller. Ou pour surveiller qui ? Je buvais en permanence.

Au bout de quelques mois, j'ai fait une première tentative pour partir vers l'Europe. Je suis parti du camp en bus, organisé par les passeurs, avec 70 personnes, à Zuwara, à 40 kilomètres de Tripoli environ. Une ville cernée par les forces de l'ordre parce que tout le monde partait de cette ville pour l'Europe. Tout le monde partait de Zuwara parce que c'est la ville Libyenne la plus proche de l'Italie. Les habitants étaient des Libyens d'origine berbère, qui étaient opprimés par le régime et faisaient tout pour aider les gens à s'enfuir. Et aussi pour s'enfuir eux-mêmes.

Mais il y a eu un contrôle de police. La peur te fait parler arabe : tu ne connais pas l'arabe, mais la peur te fait trouver des mots !

On a juré sur la tête de tous les dieux possibles qu'on ne voulait pas passer en Europe. Et ils sont repartis. Les femmes pleuraient. On est tous repartis deux par deux pour ne pas se faire arrêter. La psychose. Quand on est arrivés au camp, on a cru que c'était le paradis. On était heureux ! On savait que c'était loin d'être le paradis, mais cet enfer on le connaissait, et on était content de retrouver le camp sans s'être fait arrêter.

On était au camp. On était ni morts en mer, ni en prison, ni au pays ...

Au camp, un jour, une jeune fille est arrivée. On dormait, et elle est venue frapper à notre baraque. « Ils sont là ! Les militaires ! ».

C'était comme si l'ombre de la mort arrivait. Tu te lèves, comme un I, le plus vite possible. Chacun a pris son petit portefeuille. Les militaires étaient dehors. Avec leurs bâtons. Un Somalien s'est rebellé, il leur a dit : « Moi, je suis là depuis 14 ans, je ne compte pas partir ». Ils l'ont battu... Ils l'ont battu jusque si proche de la mort ! Une femme a voulu les arrêter. Ils lui ont cassé un bras !

La mort, affronter la mort, ça devient rien du tout par rapport à la souffrance que tu subis, vis-à-vis du régime aussi. Tu te dis : « Je préfère affronter la mer et la mort, plutôt que de rester ici. Je n'ai qu'une seule vie, il faut tout tenter ». Tu te poses des tas de questions. Tu remets tout en cause, même la mort.

Et puis est venu le jour de mon départ.

On est arrivés dans un jardin où il y avait un grand hangar, dans lequel le matériel était stocké. Beaucoup de Somaliens étaient déjà là. On était les derniers à arriver. Il y avait peut-être vingt-cinq ou vingt-six personnes : des hommes, des femmes...

En moins d'une heure, tout était prêt. J'avais donné mon argent à Nima pour que les passeurs le récupèrent une fois qu'on était partis.

La mer était un peu trop agitée à mon goût. Il aurait fallu que la mer soit calme, très calme.

On était dans l'embarcation, sur l'eau, au bord de la plage. On était vraiment très contents. Le moteur a démarré, et c'est comme ça que j'ai quitté la Libye.

Tout autour de nous c'était l'eau à perte de vue. Derrière, ce n'était plus la Libye, c'était l'océan. Mais devant, c'était l'océan aussi.

Le moteur tournait.

J'observais la mer. Il commençait à pleuvoir. Le vent nous balançait à gauche et à droite.

Et si ça marche pas ?

J'ai pété un câble, j'étais pas dans mon état normal. Je sentais les tensions, le vent, la pluie, le danger. Je me suis dit qu'on allait chavirer en cas de bagarre.

À un moment, un type a touché le compas, et l'a déréglé. On a dévié de notre route, et si tu dévies de ta route, même un tout petit peu, c'est la mort.

Tout le monde priait dix mille fois dans sa tête. Tu te poses trop de questions... c'est quoi, l'autre monde ? Tu regrettes beaucoup de choses, tu culpabilises. Certains étaient en train de prier. C'était un moment de détresse énorme.

Et puis, vers midi, un avion militaire nous a survolés. Puis un navire de guerre dont on ne connaissait pas la provenance.

- « Where do you come from ?
- We come from Libya.
- Where do you go ?
- We go to... Italia. We want help ! »

Un type parlait parfaitement anglais. Il leur a dit qu'il y avait des malades. Le marin a répondu qu'ils allaient nous donner de l'essence, qu'ils allaient embarquer les malades, et qu'on allait reprendre notre route.

- « We are all sick !, leur a dit le réfugié qui parlait anglais ».

Le commandant a discuté avec ses gars, et il s'est adressé à nous :

- « Welcome to Malta ! ».

Ils nous ont ensuite tous mis en prison à Malte. J'y suis resté trois mois et demi, puis il m'ont libéré.

Suis-je fou ? Non, je ne suis pas fou. Une voix dans ma tête me disait de faire des conneries. Je ne savais plus. J'avais besoin des conseils de quelqu'un.

Arrivé à l'hôpital, on m'a amené dans un petit local, et ils m'ont fait la première injection de ma vie. C'était comme si on m'avait lavé le cerveau ! Je me suis posé dans la salle télé avec d'autres personnes. D'habitude, je ne comprenais pas le maltais, mais là...

Je ne voulais même plus sortir de l'hôpital. J'y suis resté de nombreuses semaines, entre cachets et injections.

Ça faisait huit mois que j'étais à Malte, mais je ne perdais pas mon objectif. Mon esprit était vide, mais au fond de moi, je savais que mon objectif était l'Europe. Je devais poursuivre mon objectif. Tout partait avec les injections : mon esprit revanchard, la famille, ... mais pas mon objectif.

Je suis allé à l'hôpital psychiatrique en Suisse aussi, où j'ai discuté avec des psychiatres, qui n'ont pas voulu me redonner des injections. Ils ne croyaient pas vraiment à mon histoire, à Malte et tout.

Je suis allé ensuite en France à Lyon, Angers, Rennes, puis à Brest, où j'ai demandé l'asile politique. Je leur ai parlé anglais, un type parlait anglais. Il y avait deux policiers de la PAF, la Police de l'Air et des Frontières. Ils ont fait un procès verbal. *Ce mec est rentré clandestinement en France, il doit être placé en centre de rétention, ou reconduit à la frontière.* Ils m'ont emprisonné au commissariat de Brest.

Après quatre jours, on m'a emmené à la préfecture à Quimper. C'était une procédure un peu particulière. On m'a demandé de raconter mon histoire, en anglais.

Le vendredi, j'ai eu la réponse de l'OFPRA : ma demande était admise !

Brest, terminus.